

Ci-gît Jean de Florette

François Bilodeau

Volume 29, numéro 3 (171), juin 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31145ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bilodeau, F. (1987). Ci-gît Jean de Florette. *Liberté*, 29(3), 62–65.

FRANÇOIS BILODEAU

Ci-gît Jean de Florette

Tant en France qu'au Québec, la critique et le public ont applaudi *Jean de Florette* et *Manon des sources*, les films que Claude Berri, aidé de Gérard Brach à la scénarisation, a tirés de *L'Eau des collines* de Marcel Pagnol, un diptyque romanesque dont la seconde partie fut tout d'abord créée à l'écran. En effet, cinéaste lui-même, Pagnol avait tourné un *Manon des sources* au début des années cinquante. Je n'ai malheureusement pas eu la chance de voir ce film, bien que je me sois rendu un après-midi à la porte d'une salle de répertoire qui l'avait pourtant inscrit à son programme. Quoi qu'il en soit, je doute fort que cette production ait en son temps bénéficié de moyens financiers et humains comparables à ceux réunis par Berri pour s'assurer de la qualité et du succès de son adaptation. Amplement publicisées, les affiches de *Jean de Florette* et de *Manon des sources* rassemblaient divers talents susceptibles à la fois d'attirer les foules et d'atteindre les standards d'excellence légués par la prestigieuse tradition française dans le domaine des arts d'interprétation. Et nul ne saurait aujourd'hui en douter: Claude Berri a effectivement gagné son pari.

Cela étant dit, que me reste-t-il de ces films? De *Manon des sources*, le souvenir, bien entendu, de plusieurs plans et séquences particulièrement chargés d'émotions; celui, également, des interprétations de Daniel Auteuil et d'Yves Montand — que, soit dit en passant, l'on préférera toujours dans ce genre de numéro plutôt que dans celui, assez misérable, du

cowboy reaganien, qu'il présente maintenant lors de ses conférences de presse; mais aussi, l'impression d'un manque d'unité, d'allant et d'audace. Or il n'en va pas de même lorsque je repense à *Jean de Florette*: mes réminiscences s'agglutinent plutôt autour d'une seule, celle d'avoir touché quelque chose d'unique et de merveilleux.

Je n'ai donc pas senti dans la deuxième tranche ce mouvement qui, dans la première, m'avait happé et amené à en redemander. C'est que, bien sûr, *Manon* vient clore un récit dont on connaît déjà les grandes lignes. Mais je ne désirais pas tant voir la suite pour apprendre ce qu'il y advenait que pour me replonger dans le vaste et riche univers que le premier film avait déployé devant mes yeux ébahis. Or, de *Jean de Florette* à *Manon*, un changement s'est opéré. La nature, par exemple, présente précédemment en tant que puissance divine que les hommes, par tous les moyens, cherchaient à amadouer et à s'approprier, ne joue plus ici qu'un rôle décoratif; elle sert tout bonnement de cadre aux querelles des paysans. En fait, ces différences entre les deux volets — et, par conséquent, une certaine baisse d'intérêt de ma part — s'expliquent par un changement radical de perspective: pour assister à la suite du drame, une douzaine d'années après la mort de Jean de Florette, le spectateur n'occupe plus le même poste d'observation.

Jean de Florette est pour ainsi dire le film d'une enfant, *Manon*, intriguée par le nouveau pays où elle et sa famille arrivent pour s'établir, et par-dessus tout, émerveillée par son père, certes un bossu, un urbain naïf et utopiste dont le savoir plutôt livresque reste mal adapté aux réalités de la terre, mais aussi un géant débonnaire, généreux et infatigable, un pédagogue plein de verve et d'imagination, un alchimiste consultant sans arrêt de vieux livres poussiéreux à la recherche d'une quelconque formule secrète, et même un magicien capable de faire apparaître tous les lapins qu'il désire. Juchée sur les épaules de ce personnage tout droit sorti d'un conte — et dont seul un

Depardieu, ma foi, pouvait restituer toutes les dimensions —, la petite Manon nous invite à découvrir avec elle le vaste monde, ses joies, ses peines, ses merveilles et ses misères. L'expérience est fascinante; et il y a fort à parier que, sans Jean de Florette tel que grandi par les yeux de sa fille, le récit de Pagnol ne serait probablement qu'une simple et honnête chronique villageoise.

Justement, dans la seconde partie, tout merveilleux disparaît au profit d'un drame réaliste et social, pimenté d'une leçon de civisme. Non seulement Jean de Florette n'est plus, mais Manon, alors au seuil de l'âge adulte et révoltée contre le village à ses yeux responsable de cette mort, cède la fonction de relais entre le spectateur et l'histoire à un personnage plus mûr et plus raisonnable. Nous traversons *Manon des sources* guidés par le regard sûr d'un philosophe, en l'occurrence le jeune professeur épris de Manon, qui s'insinue auprès de tous les acteurs du drame afin de les réconcilier et de rétablir la paix dans le village. A cause de son amour du savoir et des hommes, ce sage rappelle le défunt, mais doté de la pondération, de la patience et du sens des proportions qui faisaient défaut tant au père qu'à la fille, il appartient, lui, à la race des gagnants et de ceux qui savent se faire écouter; il réussit à calmer les esprits, à faire prendre conscience aux paysans que Florette était des leurs, et à Manon, qu'elle appartient également au village honni; et, bien entendu, il épouse la belle enfant.

Pris en charge par cet apôtre de l'union et de l'harmonie dans le respect des normes, le second épisode réserve moins de surprises au spectateur. D'ailleurs, contrairement à Manon, le diplomate éclairé sait, dès son entrée en action, ce qu'il veut et comment il pourra l'obtenir. Ce film est également plus décousu que le précédent puisqu'il faut, afin que la paix se réalise, que chacun y aille d'un long examen de conscience; le jeune instituteur prend alors tout son temps pour ouvrir et disséquer l'une après l'autre les âmes détraquées, et pour nous enseigner comment

les remettre à l'heure juste. Voilà certainement pourquoi *Manon des sources* m'est apparu moins comme un tout que comme une galerie de portraits composés par d'excellents comédiens.

Lorsque je me rendis voir le second épisode, je m'attendais à y retrouver, sans en avoir pleinement conscience, l'esprit buissonnier qui émanait du premier. Or, malgré son charme, le couple que forment le professeur et Manon n'est pas arrivé à me faire oublier celui de la petite fille et de son père, moins figé et moins moralisateur. Quant à la principale intéressée, elle semble s'accommoder assez docilement de sa nouvelle image; d'enfant sauvage et rebelle, elle devient vite, sous les auspices de son directeur de conscience, une bonne villageoise prête à enfanter. Doit-on comprendre par là que chacun n'accède vraiment à la maturité qu'après avoir abdiqué sa propre personnalité et s'être soumis aux impératifs de sa société? Il est d'ailleurs significatif que, par l'entremise de l'instituteur, Jean de Florette ne subsiste plus à la fin que comme modèle de compassion, de civisme et d'abnégation totale au profit des intérêts supérieurs de la communauté. C'est déjà beaucoup, me direz-vous. Certes, vous répondrai-je, mais que faites-vous de sa folie?